





AMAZONIE

## DU MÊME AUTEUR

- L'Archéologie*, avec Yannick Le Roux, Cayenne, série la documentation guyanaise, SAGA, 1990.
- L'Occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane*, Paris, éditions de l'ORSTOM, coll. TDM 129, 2 tomes, 1994.
- The Archaeology of Aruba. The Tanki Flip site*, (dir.) avec Aad Versteeg, Aruba, Amsterdam, Publications of the Archaeological Museum, Publications of the Foundation for Scientific Research in the Caribbean Region 141, 1997.
- El Chagüite, Jalapa. El Período Formativo en el Oriente de Guatemala*, avec Alain Ichon, Rita Grignon, Alicia Blanco Padilla et Véronique Gervais, Oxford, BAR International Series 887, Paris Monographs in American Archaeology 8, 2000.
- Precolombiana*, avec Aad Versteeg, Paramaribo, Libri Musei Surinamensis 2, Stichting Surinaams Museum, 2005.
- Plumes amérindiennes. Don Dr Marcel Heckenroth*, avec Marianne Pourtal Sourrieu, Pierre Grenand, Françoise Grenand et Jean-Michel Beaudet, Marseille, Snoeck, MAAOA, 2012.
- Upano precolombino*, Quito, IPGH, Repsol, 2012.
- Islands in the Rainforest. Landscape Management in Pre-Columbian Amazonia*, Walnut Creek, Left Coast Press, 2012.
- Antes. Arqueología de la Amazonía ecuatoriana*, avec Geoffroy de Saulieu, Quito, IFEA, IRD, IPGH, 2013.
- Amazonía aérea. Escultores precolombinos Del paisaje*, Quito, 3<sup>er</sup> Encuentro Internacional de Arqueología Amazónica, Repsol, 2013.
- Manga allpa. Cerámica indígena de la Amazonía ecuatoriana*, avec Geoffroy de Saulieu, Carla Jaimes Betancourt et Carlos Duche Hidalgo, Quito, IKIAM-MCCTH, SENESCYT, 3EIAA, 2014.
- Antes de Orellana. Actas del 3<sup>er</sup> Encuentro Internacional de Arqueología Amazónica*, (dir.), Quito, IFEA, FLACSO, Embajada de los EEUU, 2014.
- Amazonía. Memorias de las conferencias magistrales del 3<sup>er</sup> Encuentro Internacional de Arqueología Amazónica*, (dir.), Quito, MCCTH, SENESCYT, 3EIAA, 2014.
- Muriel*, (dir.) avec Belém Muriel et Álvaro Muriel, Quito, Ministerio de Cultura, 2014.
- Muriel. Vivir para pintar*, avec Raúl Pérez Torres, Guido Díaz, Belém Muriel et Álvaro Muriel, Quito, Casa de la Cultura Ecuatoriana Benjamin Carrión, 2014.
- Trazos arqueológicos del Ecuador*, avec Guillermo Muriel, Quito, MCCTH, SENESCYT, 3EIAA, 2014.

(Suite à la page 315)

Stéphen Rostain

# AMAZONIE

*Une histoire des civilisations de la forêt*

TALLANDIER

Cartes : © Légendes Cartographie/Éditions Tallandier, 2026

© Éditions Tallandier, 2026  
7, cité Paradis – 75010 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-5217-8

*À la mémoire d'Alexis Tiouka,  
regretté ami Kali'na de Guyane,  
grand juriste et expert international  
en droit des peuples autochtones.*



## INCIPIT

Parler de l'Amazonie au singulier a-t-il du sens ? Réduire les habitants originels de l'Amazonie à la désignation « Amérindien » ou « autochtone » rend-il vraiment justice à la diversité culturelle ? On disserte beaucoup sur l'incroyable biodiversité de la plus grande forêt tropicale du globe, mais nombreux sont ceux qui rechignent à reconnaître cette même variété au sein des peuples l'habitant. L'oubli de l'hécatombe humaine produite par l'arrivée des premiers Européens, le rouleau compresseur de l'histoire coloniale et la vision globalisante des autochtones d'aujourd'hui ont abouti à ne retenir que ce qui les rapproche, les essentialise – et à occulter leurs spécificités. C'est un tort, et une grave erreur historique. Décimés par les maladies, massacrés ou mis en esclavage, spoliés de leurs terres, privés de leurs droits humains, les autochtones devraient-ils en plus être catalogués dans une trompeuse unité au prix de leur identité ?

Les archives écrites ne suffisent pas à raconter le passé humain de la plus grande forêt tropicale du globe. Pour comprendre pleinement cette histoire, il faut convoquer des disciplines variées, allant de l'archéologie à la biologie en passant par l'histoire, la géographie, l'anthropologie, la tradition orale autochtone, la paléoclimatologie, la botanique, l'écologie, la pédologie, la géomorphologie, la télédétection, etc. Cet appel à un éventail aussi large de sciences est indispensable pour décrypter les traces du passé parfois camouflées dans l'infiniment petit ou même dans l'infiniment grand. En effet, si les vestiges du passé humain sont en premier chef les artefacts enfouis, bien d'autres cicatrices du passage des anciens

habitants sont décelables dans le sol, la végétation, les rochers et plus généralement dans le paysage. Ce livre s'attache donc à brosser un panorama des grandes étapes de peuplement de l'Amazonie à partir de sources multiples et à révéler les signes ténus et souvent méconnus de la présence de ces peuples anciens. Cette diversité de références autorise à reconsidérer ce que l'on croyait savoir sur l'Amazonie tout en offrant un spectre plus large d'acteurs de cette histoire, au premier rang desquels les autochtones.

Cette mémoire retrouvée remonte à des milliers d'années, au moins 13 000 ans. Plusieurs événements cruciaux se sont déroulés durant cette longue époque, notamment des changements socio-économiques fondamentaux, des innovations technologiques essentielles et des modes de gestion disparates de l'environnement tropical. La rupture la plus drastique au sein de cette chronologie est constituée toutefois par l'invasion européenne il y a un peu plus de cinq cents ans. Cette fracture dans la continuité culturelle demeure le fait le plus marquant dans bien des aspects. Ainsi, l'Amazonie – comme le reste du continent américain – a connu deux mouvements de migration capitaux, le peuplement primordial depuis le nord et l'envahissement européen depuis l'est. L'archéologie – entendue ici dans sa manifestation la plus noble où elle travaille côte à côte avec d'autres disciplines scientifiques, en particulier l'histoire et l'écologie – est l'un des outils les plus efficaces pour restituer cette histoire.

L'archéologie amazonienne, plus que centenaire n'a pourtant atteint l'âge de raison que tout récemment. Elle est en effet née à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle grâce à des collectes éparses d'urnes funéraires anciennes ou à quelques excavations de-ci de-là au Brésil. Rapidement, des anthropologues se penchent à l'occasion sur les archives du sol de la grande forêt pluviale. Mais il faudra attendre les lendemains de la Seconde Guerre mondiale pour qu'une archéologue nord-américaine se dédie pleinement à cette discipline considérée comme ingrate dans ce milieu tropical. Elle essaye notamment de concevoir une méthodologie de fouille et une classification des vestiges

adaptées à cette région. Toutefois, elle s'appuie sur un concept trompeur, le « déterminisme environnemental », qui suppose que la géographie détermine la culture. Sur cette base, le passé amazonien continue à être discrédité et sous-estimé. La fin des années 1980 voit naître chez quelques archéologues une forte contestation de ce paradigme contrefait, débouchant sur une profonde mise en question des préceptes précédemment admis et sur une révolution académique durable.

Je suis arrivé en 1985 comme chercheur en Guyane française. L'archéologie y était alors presque totalement absente, aux mains de quelques amateurs plus ou moins éclairés qui avaient produit de faméliques rapports de visite de sites archéologiques, guère plus. J'avais l'intention de me concentrer sur le matériel de pierre ancien. En effet, l'opinion générale était que les premiers habitants autochtones n'avaient auparavant utilisé que des haches de pierre polie. Au cours de mes fouilles, je collectais tous les cailloux en place afin de les étudier scrupuleusement de retour au laboratoire. Je découvrais ainsi de discrets stigmates d'usage sous forme de rayures, d'usures, de percussions et d'autres microtraces. Cela me permit de déterminer plus d'une cinquantaine de types d'outils de pierre différents, élargissant d'autant la gamme de l'outillage ancien.

Toutefois, le sujet du lithique me parut vite trop restreint et spécifique alors que l'on savait si peu sur les peuples qui avaient occupé le territoire avant l'arrivée des Européens. Je ne pouvais pas croire que leur passé archéologique se limitait à quelques tessons de céramique et à des bouts d'outils de pierre. Il y avait forcément d'autres indices. Je décidai donc d'effectuer des survols aériens pour les repérer. Levée de boucliers autour de moi de la part d'érudits locaux : on me prévenait de l'inutilité de cette entreprise, le couvert végétal dense cachant toute empreinte humaine. Je m'empressai donc d'organiser ces prospections aériennes car, s'il est avisé d'écouter les conseils, il est souvent encore plus judicieux de ne pas en tenir compte. C'est ainsi que je m'envolai en ultraléger motorisé à la quête de structures archéologiques

oubliées. Perché à mille pieds d'altitude sur mon frêle engin poussé par un moteur de tondeuse et flottant grâce à des ailes de toile, j'embrasai le panorama marécageux de la côte de Guyane. Très vite, je discernai des milliers de petites buttes sagement ordonnées en damier dans les aires inondées de cette étendue amphibie. Ces élévations rondes, carrées ou allongées animaient la monotonie d'un paysage par ailleurs plat et homogène. Leur régularité, leur disposition symétrique et leur anachronisme dans ce biotope me convainquirent qu'il ne pouvait en aucune façon s'agir d'un caprice de la nature.

À peine le pied posé à terre, je partis en prospection à la recherche de ces buttes disciplinées. La plaine littorale de Guyane est une formation plate entre eau et terre, mais surtout très trompeuse. Son horizontalité camoufle maints pièges pour le marcheur. Les bosses tapies dans les herbes tordent à loisir les chevilles, de traîtres trous d'eau s'ouvrent sous les pas, de fourbes crotales sont à l'affût dans leur mue de camouflage, des caïmans mutins nagent entre deux eaux boueuses, d'insoupçonnables « savanes tremblantes » attendent silencieusement le distrait pour l'engloutir, tout cela sous un indifférent soleil de plomb. Bref, les prospections en savanes inondables peuvent rapidement devenir agaçantes.

Quoi qu'il en soit, mes pérégrinations me conduisirent au pied des buttes. Ces simples monticules de terre avaient tout d'anciennes œuvres humaines, peu affectées par les intempéries et par l'érosion. Il ne restait plus qu'à tester les monticules. Une étude poussée aboutit à les interpréter comme une très probable utilisation agricole à l'origine. Les agriculteurs amérindiens auraient édifié ces structures afin de pouvoir cultiver des aires mal drainées. « Inimaginable », clamèrent quelques savants locaux : « Jamais les peuples primitifs n'auraient pu construire un tel système élaboré. Ce sont forcément des formations naturelles et, si non, ce sont l'œuvre des esclaves ou des bagnards. » L'habitude de l'époque étant de considérer ces populations de façon extrêmement dépréciative et ignare, l'hypothèse autochtone était fermement refusée. Il fallut près de quinze ans pour obtenir des

## INCIPIIT

preuves incontestables de l'origine amérindienne et de l'ancien usage agricole des buttes grâce aux progrès des analyses scientifiques, faisant taire les derniers tartuffes la science.

Petit à petit, la certitude d'un milieu amazonien sclérosant pour les humains se fragilisa, fut mise en doute puis rejetée par une grande partie de la communauté scientifique et, plus particulièrement, par les anthropologues et par les archéologues. Plusieurs délaissèrent la classification typologique des vestiges matériels, en vogue dans les décennies antérieures, pour se concentrer sur d'autres traces. De nouvelles manières de fouiller le sol virent le jour. Le manteau chlorophyllien de la forêt tropicale cachait des signes inattendus des premiers habitants. Des monuments de terre étaient occultés dans la florescence, la terre conservait les cicatrices de mutations profondes induites par les anciens villages, la végétation même n'était pas toujours naturellement exubérante car les humains avaient souvent favorisé, voir provoqué, la diversité. En somme, l'idée que le paysage amazonien était en partie l'aboutissement d'une interaction intime entre tous ses habitants – humains, animaux, végétaux et même les êtres invisibles et spirituels – faisait son chemin. Jusque dans la moindre brindille, fleur, fruit, feuille, champignon, lichen, mousse et pampre, la forêt masquait un passé florissant, raffiné et complexe.

Souvent on me demande : « Que trouvez-vous en Amazonie, il n'y a rien ? » Au-delà de la cocasserie de cette question rhétorique, cette antithèse est symptomatique de l'*a priori* qui domine sur la grande forêt de pluie. C'est ainsi que nombreux sont ceux qui, hélas, estiment que, si les Mayas et les Incas sont des peuples dont on peut écrire l'histoire, ceux d'Amazonie sont ceux dont on peut décrire les mœurs. Rien n'est plus faux. Une telle assertion n'est nourrie que d'une arrogance eurocentrique éloignée de tout fondement scientifique. Les Amazoniens ont connu une histoire riche et diverse. C'est celle-ci que nous allons visiter dans les pages qui suivent.



## INTRODUCTION

Les encyclopédies et les volumes érudits sur le passé de l'Amazonie présentent en général une histoire courte de quelques siècles, amputée de millénaires d'évolution humaine antérieure à l'arrivée des Européens. Cela revient ni plus ni moins à tordre la vérité historique.

Deux vagues de peuplement humain sont à distinguer. La première commence il y a au moins 13 000 ans avec les Amérindiens venus du nord, la seconde, nettement plus récente, démarre avec l'invasion européenne il y a cinq cents ans. Ces deux ensembles de populations sont radicalement antinomiques dans leurs approches et dans leurs modes d'interaction avec la plus grande forêt tropicale du monde. Si les premiers ont géré leur environnement tout en y établissant un mutualisme raisonnable entre humain et nature, les seconds ont surtout cherché à l'exploiter brutalement sans se soucier des conséquences de cette violence. Il en résulte aujourd'hui un grave déséquilibre écologique.

Ces deux moments sont trop différents pour être analysés sur les mêmes bases. Ainsi, après un peuplement initial épars, des évolutions amérindiennes locales se développent sur l'ensemble du territoire, avec des spécificités dans chaque région que l'on peut toutefois regrouper dans de grandes innovations communes. À l'inverse, l'investissement de la forêt par les populations occidentales se fait rapidement et de façon comparable un peu partout, bien qu'avec des variantes locales. Il est donc pertinent de diviser ce moment par époques et manières que les populations ont eues d'aborder l'Amazonie. Une vision plus chronologique

sera donc choisie pour les cinq derniers siècles, même si les deux époques principales se ressemblent dans leurs dynamiques.

Baptisée par les Occidentaux à sa découverte, l'Amazonie souffre de dénominations inadéquates chroniques qui partagent l'histoire de l'Amazonie en deux cycles inégaux. On les nomme traditionnellement « période précolombienne » et « période coloniale », terminologie occidentale qui a le don d'agacer les habitants et les archéologues de ces contrées. Les termes employés font systématiquement référence à l'Europe, c'est-à-dire à des réalités qui lui sont radicalement étrangères et ne prennent jamais en compte la parole des premiers habitants de la région – jusqu'à son nom qui est une référence claire à un mythe de la Grèce classique. L'Amazonie n'existe pas en tant qu'unité : il serait plus exact de parler des Amazonies tant elle présente une ample diversité géographique, pédologique, botanique et culturelle.

De même, il est indispensable d'envisager cette région plurielle dans ses dimensions herculéennes, tant géographiques que chronologiques. Près de 7 millions de kilomètres carrés, 17 à 20 % de l'eau douce mondiale, un coffre-fort d'extrême biodiversité, un puits de carbone exceptionnel, un enjeu climatique crucial. Mais, aussi 13 000 ans d'histoire humaine, 34 millions d'habitants aujourd'hui, 350 ethnies autochtones encore présentes parlant autant de langues différentes qui correspondent à une soixantaine de familles linguistiques. Diversité et gigantisme caractérisent donc ce monde amazilien, offrant un terrain d'étude riche au chercheur et méritant quelques égards.



Le renversement des paradigmes anthropologiques du xx<sup>e</sup> siècle, les données fournies par les travaux archéologiques des quatre dernières décennies, la contribution essentielle des disciplines connexes (paléoécologie, archéobotanique, pédologie, biologie, télédétection aérienne, etc.), l'implication de plus en plus importante des savants autochtones sont autant d'aspects qui ont fondamentalement changé depuis peu notre connaissance du passé amazonien. Ces apports ont rendu absurde de réduire l'histoire de la région aux cinq cents dernières années de présence occidentale tout en ignorant les développements antérieurs. Intégrer l'histoire amérindienne est devenu une évidence afin de rendre compte de façon plus équitable et plus raisonnable de la métamorphose progressive de la forêt de pluie et de ses habitants.

Écrire une histoire de l'Amazonie aujourd'hui implique de reconsidérer des termes et des concepts poussiéreux, utilisés par facilité, mais inadéquats ou faux. Une remise en cause des choix classificatoires jusqu'à maintenant opérés communément est incontournable. Beaucoup sont en effet empreints d'une vision rétrograde de l'humanité et véhiculent des notions offensantes pour les autochtones. Cette grille de lecture surannée a transmis des préconçus eurocentriques et arrogants au mépris de toute objectivité historique tout en induisant des projections négatives trompeuses. L'Amazonie est blanche, ou du moins elle est un concept purement occidental qui fait fi des principaux intéressés. Il est grand temps de lui rendre son vrai visage.

### *De l'autre côté du miroir*

Le lecteur s'étonnera peut-être de l'importance donnée dans ce livre à la période ancienne de l'histoire de l'Amazonie et de la modestie du nombre de chapitres sur les derniers siècles marqués par la présence occidentale. Point de coquetterie d'archéologue ici, mais une véritable

volonté d'équité. En effet, la majorité des quelques ouvrages jusqu'à présent publiés en différentes langues concernant l'histoire de l'Amazonie font systématiquement la part belle aux remous des époques dites coloniale et républicaine. Seules quelques pages sur les autochtones au moment du contact introduisent parfois ces livres, noircies de banalités issues d'observations des nations modernes qui n'ont plus grand-chose à voir avec leurs ancêtres. Il arrive même assez souvent, notamment dans les ouvrages grand public, que les illustrations de ces pages anémiques soient en noir et blanc afin d'accentuer l'aspect supposé archaïque de ces peuples désignés par plusieurs auteurs comme « premiers ». Ce sont alors des gravures du XIX<sup>e</sup> siècle ou des photographies posées du début du XX<sup>e</sup> siècle des descendants lointains des habitants originels dont maintes caractéristiques se sont progressivement effacées au cours des siècles de colonisation européenne. Ajoutons à cela que les autochtones actuels sont les survivants d'un cataclysme microbien qui a tué la très grande majorité des populations anciennes et que beaucoup d'entités sociales actuelles sont le fruit de recombinaison de clans et de tribus épars, déstructurés par ce choc épidémiologique.

Quoi qu'il en soit, ces publications censées faire preuve d'objectivité et de solidité académique servent de référence pour construire une image faussée du passé de l'Amazonie. Cela est particulièrement criant dans les manuels scolaires qui s'engouffrent dans cette voie subjective. Que ce soit en Guyane française, au Brésil, en Colombie ou ailleurs, ils réduisent la plupart du temps le passé amérindien ancien à peau de chagrin en accumulant poncifs et présupposés. On n'hésite dès lors pas à parler de « peuples sans histoire » puisque la tradition orale est désavouée au profit d'une injuste surcote du témoignage écrit – par les conquistadors et par leurs successeurs. Les chroniqueurs deviennent alors les scribes adoués d'une histoire révisée, servant d'archétype à un discours collectif.

Pire encore, les Amérindiens disparaissent de l'histoire officielle. Ainsi, si ces publications décrivent l'âpre « conquête » et des luttes occasionnelles contre les autochtones refusant la « civilisation », elles ne font mention dans les chapitres suivants ni de la confiscation ni de l'occupation de leurs terres. L'autochtone est purement et simplement effacé de l'histoire de ses terres. Dès lors il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui nombre de jeunes métisses aient une image mentale dégradée de ces peuples, oubliant qu'ils sont souvent aussi leurs ancêtres, au profit d'une généalogie fantasmée d'une origine essentiellement européenne. Les descendants des populations africaines asservies et déplacées en Amérique subissent le même sort d'écartement d'un fil historique, valorisant les vainqueurs occidentaux qui ont envahi le continent. Un bel exemple de colonialisme intellectuel. Frantz Fanon écrivait en 1961 que « le colonialisme ne se contente pas d'imposer sa loi au présent du pays dominé. Par une sorte de perversion de la logique, le colonialisme s'oriente vers le passé du peuple opprimé, le distord, le défigure, l'anéantit<sup>1</sup> ». Il est un fait que le Nord a écrit l'histoire du Sud. L'Occident, mais également souvent les États indépendants issus de la colonisation, a ainsi figé des parcours historiques parfois extrêmement longs dans des contes subjectifs ne reposant sur aucune donnée objective ni témoignage autochtone, mais qui ont néanmoins acquis force de vérité à mesure qu'ils étaient répétés.

Bien avant d'être scientifique, la relation de l'histoire est avant tout une entreprise politique et patriotique. Les prouesses reconnues sont exacerbées, les événements clés sont idéalisés et les personnages importants sont glorifiés. Chaque pays enjolive de cette manière plus ou moins habile son passé. Ce sont les Brésiliens, dans le plus vaste pays amazonien, qui ont inventé l'expression la plus pertinente pour décrire ces récits patrimoniaux réinventés et idéalisés en les définissant comme une « histoire mal racontée » (« *história mal contada* »). Il est temps de recomposer cette histoire.

*Quand les nouveaux termes chassent les vieux paradigmes*

En premier lieu, il convient de s'interroger sur le mode de désignation des habitants de l'Amazonie, acteurs incontournables de cette réalité tropicale. Les termes utilisés ne portent pas la même connotation selon la langue employée. Ainsi, si l'usage consacre la dénomination « *Indigenous* » en anglais, ce terme prend une valeur dépréciative en français avec sa traduction « indigène » qu'il est souhaitable d'éviter car beaucoup trop ambiguë dans la langue de Molière. Afin de suivre leur préférence d'autodénomination, les peuples traditionnels seront ici désignés comme « autochtones », vocable largement accepté par la communauté scientifique et par les habitants de la sylvie. S'il concerne en priorité les habitants originels, il inclut souvent les peuples plus récents tels les *Quilombos* en portugais (Marrons)<sup>2</sup> et les *Caboclos* (métis amérindiens et européens). Enfin, le mot « Amérindien » – encore en usage chez les autochtones de Guyane française, en particulier par l'Association des Amérindiens de Guyane française (AAGF) – peut à l'occasion être utilisé pour les distinguer des autres autochtones ou pour éviter de répéter trop souvent ce dernier terme.

D'un autre côté, il n'existe pas de dénomination satisfaisante pour les populations venues d'Europe qui se sont installées au cours des cinq derniers siècles en Amazonie. Le vocable « Blanc » est commun dans les conversations sur place. Aucun autre mot ne rend compte à la fois des Européens, des Nord-Américains et des populations nationales non autochtones depuis l'indépendance des pays de la région. La désignation « créole », autrefois réservée aux individus d'ascendance européenne nés dans les colonies et pays sud-américains, est aujourd'hui réservée aux seuls habitants d'origine africaine. Sont toutefois exclus de la catégorie « créole » les « Marrons<sup>3</sup> », l'apanage des peuples à l'origine constitués des esclaves évadés. L'appellation « Occidentaux », plus globalisante, sera d'usage ici. Elle est à l'origine utilisée

pour désigner les peuples de l'Europe industrialisée, mais sera à entendre dans cet ouvrage comme une idée et non comme un cadre d'origine géographique. Elle renseigne d'une certaine façon leur connexion plus forte, voire exclusive, avec le monde industriel et urbain ayant un rapport nettement plus distancié avec l'univers forestier, même pour ceux qui vivent dans les principales villes amazoniennes.

Hors des territoires et parcs autochtones, les noms utilisés pour cartographier l'Amazonie ont été, pour l'essentiel, inventés par des Occidentaux. Si on peut incriminer les aléas de l'histoire coloniale, il n'en demeure pas moins que les Amérindiens habitant les lieux au moment du contact ont totalement été exclus de la mise en place de cette nomenclature. D'ailleurs, l'histoire humaine précédant l'arrivée des Européens est en général désignée comme « précolombienne », en référence à Christophe Colomb qui, s'il ne révèle pas l'Amazonie à l'Europe, mouille dans le delta de l'Orénoque lors de son troisième voyage en 1498. Désavoué de son vivant par la Couronne espagnole et spolié par Amerigo Vespucci de la notoriété de baptiser le continent, l'Amiral de la mer Océane est néanmoins devenu le maître étalon chronologique du contact, séparant hermétiquement le monde d'avant de ce que les Occidentaux ont longtemps considéré comme une conquête suivie de l'occupation des terres. Ce n'est pas du tout l'opinion des autochtones qui y voient clairement une invasion. Peut-on se satisfaire d'une désignation prônant l'invasion européenne, le préfixe « pré- » suggérant l'absence et, en quelque sorte, le manque d'une domination d'une civilisation évaluée inférieure par les vainqueurs qui ont rabaisé les premiers habitants au rang de sauvages ? Pourtant, s'ils étaient bien dans le sens étymologique des « sauvages », des habitants de la forêt *selvaticus*, ces autochtones étaient bien loin de la caricature dégradante qu'on a bien voulu faire d'eux et ce, jusqu'à nos jours. La période suivante, communément appelée « coloniale », induit une distorsion comparable puisqu'elle suggère l'appropriation et l'occupation d'un espace vide d'humains. Peut-être les termes « découverte »

et « conquête » sont-ils les plus urgents à proscrire de tout discours sur l'arrivée des Européens sur le continent.

Remplacer ces dénominations par « préhistoire » et par « période historique » serait encore pire car cela impliquerait que seul le discours du vainqueur, qui se fonde sur l'apparition de l'écriture, est valide. Ce serait nier la puissance de la tradition orale autochtone qui produit une histoire bien différente de celle des Occidentaux et pourtant tout aussi légitime, si ce n'est plus. L'histoire écrite par les Européens puis par leurs descendants sud-américains se base en effet sur des textes rares et souvent approximatifs, eux-mêmes en grande partie rédigés sur la foi de témoignages oraux pas toujours très fiables. Dès lors que l'écrit historique s'est aussi appuyé sur la parole, pourquoi dénigrer le récit amérindien de tradition orale ?

Je propose de définir de grandes périodes marquant l'apparition de phénomènes techniques, sociaux et/ou culturels d'importance. Le premier point important est que ces critères ne sont pas limités à une seule époque, ni exclusifs. Ainsi, la naissance de sites monumentaux de tertres n'empêche pas la coexistence de groupes nomades, et ce, jusqu'à nos jours. De même, la période récente d'extractivisme occidental n'empêche pas la poursuite de la dynamique autochtone de domestication de plantes. L'avantage de cette nouvelle chronologie est qu'elle intègre chaque nouvelle période dans un flux continu sans vision évolutionniste<sup>4</sup>. De plus, elle permet de conserver l'histoire propre des peuples autochtones après le contact avec les Occidentaux, alors que les histoires nationales des neuf pays amazoniens les invisibilisent systématiquement une fois que les colons européens se sont implantés sur le continent.

Le changement essentiel de chronologie ne peut évidemment pas exclure l'arrivée des Européens puisqu'elle constitue l'un des moments les plus radicaux de l'histoire de l'Amazonie. Cet événement a tout d'abord provoqué une coupure nette dans le développement amérindien, déstructurant en profondeur systèmes sociaux, modes d'occupation

de l'espace, économies, relations interethniques, réseaux commerciaux, etc. Comme ailleurs dans les Amériques, à partir du moment où l'escadre de Christophe Colomb accoste sur l'île de Guanahani – actuel San Salvador – aux Bahamas, les civilisations amérindiennes sont en danger. Il faut bien peu de temps pour que des empires s'écroulent, que des États s'effondrent et que des royaumes périssent. Les rares survivants se dispersent puis fusionnent pour créer de nouveaux villages, ou sont forcés de se rassembler dans des missions religieuses ou dans des hameaux sortis de terre par la volonté des conquistadors. De nouvelles entités culturelles émergent alors, changeant de manière radicale le visage autochtone de l'Amérique.

Mais, l'arrivée des Européens a un effet encore plus destructeur, et même fatal, puisqu'en posant le pied sur le sol américain, ils déclenchent un souffle épidémiologique dévastateur. La pandémie de multiples virus se répand à toute vitesse chez les peuples d'Amérique du Nord et du Sud, entraînant l'éradication presque complète des habitants originels du continent.

D'autres ajustements ou reconsidérations complètes de certaines notions sont à entreprendre. Presque tous les livres traitant de l'histoire de l'Amazonie – c'est-à-dire peu d'ouvrages en somme – ignorent la période précédant l'arrivée des Européens ou, dans le meilleur des cas, l'évoquent en insistant sur l'archaïsme supposé des premiers habitants. Jusqu'à aujourd'hui, aucune chronologie englobant l'ensemble de l'Amazonie n'a véritablement été définie. Les publications de synthèse présentent seulement des chronologies locales qui brouillent une vision plus générale. La difficulté est de réunir des situations le plus souvent très diverses dans un même cadre, ce à quoi nous nous attacherons ici.

L'ouvrage présente ainsi une chronologie composée de six âges, quatre anciens d'avant l'arrivée des Européens, et deux récents. Ce cadre temporel a l'avantage de la simplicité et s'adapte à toutes les régions d'Amazonie, tout en se fondant sur le seul critère des changements techno-culturels

Tableau chronologique de l'histoire de l'Amazonie

PÉRIODE	Nord-ouest	Nord-est	Ouest	Centre	Est	Sud-ouest	Sud-est
Histoire récente							Xinguano
Redistribution	El Choque Caño Seco	Koriabo	Napo	Itacoatiara	Santarém		Kuhikugu
0	Araucán Gaván Barrancas	Barbakoeba Hertenrits Aristé Mabaruma	Huapula Cumancaya Upano Kilamope	Guarita Paraedão Manacapuru Açutuba	Marajoara	Casarabe	Ipavu
1 000	Saladero		Tutishcainyo			Quinari	
2 000			Sangay Pambay				
3 000		Alaka Eva			Mina	Teotônio Monte Castelo Massangana	
4 000					Taperinha		
5 000							
6 000						Itapipoca	
7 000	Peña Roja			Dona Stella	Karajás	Gitrau Amas coquilliers	
8 000							
9 000					Pedra Pintada		
10 000	Chribiquete La Lindosa	Tupuken			Abriço de Sol		
11 000							

## AMAZONIE

et économiques, sans incidence hiérarchique. Si l'arrivée de Christophe Colomb dans l'embouchure de l'Orénoque en 1498 marque le début d'un virage drastique dans l'histoire de l'Amazonie et, plus généralement, du continent entier, il n'en demeure pas moins une péripétie – tragique – parmi tant d'autres au regard de la longue histoire de l'Amazonie.

Face à une histoire tronquée fondée sur des chroniques partiales, il est temps d'écrire une relation plus en accord avec les faits révélés par les sciences humaines et par les sciences de la nature, pour reconnaître le legs culturel et écologique des habitants de l'Amazonie.

## CHAPITRE PREMIER

### Des bois humanisés depuis 13 000 ans

La bataille est finie. Les végétaux les plus hardis se lancent à l'assaut du ciel, de la lumière, du soleil. Leurs troncs titanesques sont solidement amarrés au sol par des racines rampantes et de puissants contreforts. Épiphytes se disputent l'espace avec les saprophytes. Parachutées par d'intrépides chauves-souris, les graines de lianes croissent, s'entortillent et se déploient pour plonger depuis les hautes branches vers les profondeurs dans un gracieux ballet de circonvolutions et de spirales. Les figuiers étrangleurs, jamais rassasiés de combat, étreignent mortellement leur hôte pétri d'amour et inconscient de son sort funeste à venir. Bourgeons, pousses et champignons jaillissent des blessures d'antan. Longicornes, fourmis et dryades sont venus panser les plaies végétales. Les bois cicatrisent en paix.

La bataille est finie ; les humains ont perdu.

#### *Barbares contre sauvages*

Perdus, invisibilisés, les humains ? Pas tout à fait. Voilà plus de cinq siècles que l'on nous assène l'idée d'un capharnaüm vert, la vision d'une Amazonie vierge de tout humain autochtone. Dès sa découverte du delta de l'Orénoque, lors de son troisième voyage, en 1498, Christophe Colomb s'extasiait devant ce qu'il qualifiait de « Paradis ». Nombreux furent

ceux qui perpétuèrent par la suite la tradition de cette image édénique. Pourtant, la forêt est un monde honni depuis des siècles : elle serait habitée par des sauvages, à l'opposé de la cité hébergeant les citoyens et la civilisation. La ville est le berceau de l'humanité « sans laquelle il n'est que des monstres faits pour habiter les forêts<sup>1</sup> », clamait le girondin Vergniaud à la Convention nationale en 1792. Entre les deux extrêmes, on trouve la campagne, purgatoire paysager, ni totalement domestiqué, ni tout à fait barbare.

Avide de raison, le siècle des Lumières a, plus que tout autre, rejeté dans l'ombre la nature même de la forêt. À coups de manifestes assassins, de démonstrations philosophiques et de rigidités scientifiques, il a tué nymphes, lutins, farfadets, esprits et maîtres des bois, pour ne laisser qu'une obscurité végétale glacée et sans vie. L'impact des communautés autochtones sur ces espaces a depuis lors été nié par les Occidentaux en quête d'une nature vierge et intouchée. Cette perception de la forêt dite « vierge » prospéra d'autant plus qu'elle permettait de justifier la confiscation du continent au prétexte que, puisque les autochtones n'avaient pas mis en valeur, ni exploité leur territoire, ils n'en étaient pas propriétaires, à peine locataires. En s'appuyant sur cette affirmation, on donnait un semblant de légitimité à la spoliation. Il a pourtant été démontré que l'incidence amérindienne sur le paysage amazonien a commencé il y a plusieurs millénaires pour s'intensifier peu après les débuts de notre ère.

Dans cette forêt de pluie, l'insolite tue la banalité. Les arbres culminent à 50-60 mètres. Il fait presque nuit à midi dans le sous-bois. Lichen, mousse et champignons colonisent les rochers. Les plantes bougent et même des arbres se déplacent sur leurs longues échasses racinaires, comme le palmier marcheur *Socratea exorrhiza*. En revanche, beaucoup d'animaux affichent une immobilité tenace. Les poissons ont des dents redoutables, et les poissons aymara (*Hoplias aimara*), effrayants carnassiers des rivières, ont des poux.

Les insectes sont plus grands que la main – 16 centimètres pour le titan et 12 centimètres pour le *Megasoma actaeon*, ce dernier arborant des simili-cornes dont une très longue et courbée lui valant le surnom de scarabée rhinocéros. Chez les minuscules, la rainette lilliputienne *dendrobate* arbore une peau chamarrée mortelle, tandis que les fourmis défendent avec virulence les bois-canons pendant que d'énormes guêpes *pepsis* (*Pepsis* sp.) aux reflets azurés injectent leurs œufs dans l'abdomen des mygales. Certaines feuilles ont des épines, pendant que les herbacées carnivores *Drosera* étendent des sortes de tentacules en secrétant à leur extrémité une goutte de rosée fatale. Les savanes sont mouvantes, les montagnes sont plates ou en pain de sucre, le littoral est une boue liquide indécise. Tout surprend. La sylve ne séduit pas, elle envoûte.

Plus que partout ailleurs sur le globe, un vent humide et frais annonce clairement la pluie en Amazonie, où l'on relève deux à quatre mètres de précipitations par an. Les spécialistes expliquent que c'est la convection d'air chaud et d'air froid qui provoque une condensation de grosses gouttes. Je préfère imaginer que le zéphyr a la politesse de s'annoncer avec son cortège de pluie par une bise.

Les Occidentaux sont arrivés tardivement – il y a à peine plus de cinq cents ans – dans ce monde incomparable. Ils n'ont pas essayé de rencontrer les autochtones, ni même de les comprendre et encore moins de les intégrer à leur dynamique. Ils étaient là pour des raisons plus sérieuses : ils voulaient de l'or, de l'argent. Les habitants étaient considérés au mieux comme des informateurs, au pire comme des obstacles. Les conquistadors ont ignoré le savoir des autochtones.

### *Un monde sans frontière*

L'Amazonie est une étendue sans fin ni borne. Sa superficie elle-même est sujette à polémique. On lit des chiffres

allant de 5 à 8 millions de kilomètres carrés, voire parfois 10, mais le consensus tourne autour de 7 millions de kilomètres carrés. Il faut admettre que, si tracer les limites de cette immense région semble de prime abord bien facile, la tâche se complique dès qu'on se penche vraiment sur le sujet.

Tout d'abord, les critères de délimitation varient considérablement d'un auteur à l'autre, même au sein d'une discipline commune. Certains retiennent en priorité des frontières géopolitiques, plusieurs l'extension de la forêt, alors que d'autres se concentreront sur des valeurs culturelles. « L'Amazonie *stricto sensu* » est définie par des critères fluctuants : le bassin amazonien au nord, le contour des 700 mètres d'altitude à l'ouest et la forêt tropicale des basses terres avant exploitation au sud et au sud-est. « L'Amazonie légale » des Brésiliens est restreinte par les frontières nationales, tandis que le bassin amazonien – n'incluant que le grand fleuve et ses affluents – ne couvre qu'une partie de la région et que la forêt amazonienne exclut les savanes, les tepuys et autres particularités géographiques. De plus, l'Amazonie du Brésil inclut indûment l'État d'Amapá au nord de l'embouchure du grand fleuve et le bassin du Tocantins au sud. Si cette intégration s'explique très légitimement d'un point de vue biogéographique et géopolitique, elle est fautive au regard de l'hydrographie puisque les cours d'eau des deux régions supplémentaires n'appartiennent pas au bassin amazonien. Ajoutons à cela que les critères varient notablement entre les neuf pays amazoniens pour définir leur « Amazonie ». Ce peuvent être aussi bien des facteurs physiques, tel le bassin hydrographique et le couvert forestier, que des facteurs administratifs. Bien plus, un même critère est souvent défini de manière différente d'un pays à l'autre. Il en résulte un désordre cartographique dans lequel il est difficile de trancher.

## NOTES

### Notes de l'introduction, p. 15

1. Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, François Maspero, 1961.
2. Cette appellation est pourtant également problématique puisqu'elle se réfère à leur condition d'esclaves évadés des plantations, l'étymologie « marron » renvoyant à des animaux domestiques, notamment les chevaux, échappés pour retourner à l'état sauvage, processus appelé aussi féralisation.
3. À la fin du siècle dernier, ces mêmes habitants de Guyane française s'autodénoient « Guyanais », se réservant ainsi un statut de seuls occupants légitime de la région.
4. Les chercheurs baptisent les ensembles culturels archéologiques qu'ils définissent d'un nom particulier, souvent issu d'un lieu-dit local, sans que cela implique nécessairement une quelconque appartenance linguistique. Ainsi, la rivière Koriabo du Guyana ou la colline Aristé du Brésil ont donné leur nom à des cultures établies d'après les types céramiques trouvés sur les sites de la région.

### Notes du chapitre premier, p. 27

1. *Le Mercure universel*, cité par Anton Serdeczny, « La forêt », *Retronews*, 3, 2022, p. 8-15.